

» Tels sont les griefs* que j'avais à vous faire connaître et qui sont développés avec d'autres encore dans une lettre ci-jointe, qu'en quittant Sainte-Hélène j'ai remise à l'autorité, dans l'espoir qu'elle pourrait lui faire faire un retour sur elle-même.

» Beaucoup de ces griefs eussent mérité peut-être que nous ne voulussions pas les apercevoir; toutefois, je me suis fait la violence de vous les exposer. Il n'en est pas de si petits qui n'intéressent votre honneur.

» Et quelles peuvent être les causes de pareilles mesures? D'où peuvent venir ces graduelles attaques, ces aggravations continues? Comment les aura-t-on justifiées? Nous l'ignorons.

Ce n'est pas, du reste, qu'à Sainte-Hélène l'autorité conteste le péril de la santé du captif, l'imminent danger de la vie, la probable et prompté issue d'un tel état de choses. « Mais, c'est lui qui l'aura voulu, se contente-t-on d'observer froidement; ce sera sa faute. »

* Les griefs de Longwood, adressés à sir Hudson Lowe, qu'on a vus plus haut.

Mais y prend-on bien garde? Confesser que Napoléon cherche la mort, n'est-ce pas confesser qu'on lui rend la vie intolérable? D'ailleurs, continue-t-on, » pourquoi se refuser à prendre l'exercice nécessaire, parce qu'un officier doit l'accompagner? Qu'a donc cette » formalité de si heurtant, de si pénible? » Pourquoi s'obstiner à en faire une si » grande affaire? » Mais qui peut se croire le droit de juger des sensations de l'illustre victime? Napoléon se prive et se tait; que veut-on de plus? Du reste, on l'a répété cent fois; ce n'est ni la couleur de l'habit, ni la différence de nation qui crée la répugnance; mais la nature de la chose en elle-même, et ses effets inévitables. Si, dans un pareil exercice, le bénéfice du corps demeurerait de beaucoup au-dessous des souffrances de l'esprit, cet exercice serait-il un avantage?

« Mais, insinue-t-on encore (car il » n'est pas une même échelle pour tous » les esprits et tous les sentimens), pour » quoi des égards si recherchés, des attentions, des soins si extraordinaires? » après tout, c'est un captif de distinction, peut-être; mais qu'est-il donc de plus? quels seraient ses titres? »

Ce qu'il est? quels sont ses titres? je vais le raconter :

» Napoléon est la première, la plus
 » étonnante destinée de l'histoire. C'est
 » l'homme de la renommée, celui des
 » prodiges, le héros des siècles. Son nom
 » est dans toutes les bouches, ses actes
 » agitent toutes les imaginations, sa carrière demeure sans parallèle. Quand
 » César médita de gouverner sa patrie,
 » César en était déjà le premier par
 » sa naissance, ses richesses; quand
 » Alexandre entreprit de subjuguier l'Asie,
 » Alexandre était roi et fils d'un roi qui
 » avait préparé ses succès; mais Napoléon, s'élançant de la foule pour gouverner le monde, se présente seul, sans
 » autre auxiliaire que son génie : ses
 » premiers pas dans la carrière sont autant de merveilles; il se couvre aussitôt de lauriers immortels, il règne,
 » dès cet instant, sur tous les esprits :
 » idole de ses soldats, dont il a porté la
 » gloire jusqu'aux nues; espoir de la
 » patrie, qui, dans ses angoisses, pressent
 » déjà qu'il sera son libérateur; et cette
 » attente n'est point trompée. A sa voix
 » expirante, Napoléon, interrompant ses
 » mystérieuses destinées, accourt des

» rives du Nil; il traverse les mers au
 » risque de sa liberté et de sa réputation,
 » il aborde seul aux plages françaises. On
 » tréssaille de le revoir; des acclamations,
 » l'allégresse publique, le triomphe le
 » transportent dans la capitale. A sa vue,
 » les factions se courbent, les partis se
 » confondent; il gouverne, et la révolution est enchaînée!

» Le seul poids de l'opinion, la seule
 » influence d'un homme ont tout fait. Il
 » n'a pas été besoin de combattre; pas
 » une goutte de sang n'a coulé; et ce ne
 » sera pas la seule fois qu'un tel prodige
 » signalera sa vie.

» A sa voix, les principes désorganisés
 » s'évanouissent, les plaies se
 » ferment, les souillures s'effacent. La
 » création semble encore une fois sortir
 » du chaos.

» Toutes les folies révolutionnaires
 » disparaissent; les seules grandes et
 » belles vérités demeurent. Napoléon ne
 » connaît aucun parti; aucun préjugé
 » n'entache son administration. Toutes
 » les opinions, toutes les sectes, tous les
 » talens se groupent autour de lui : un
 » nouvel ordre de choses commence.

» La nation respire et le bénit; les

» peuples l'admirent, les rois le respectent, et l'on est heureux, l'on va s'honorer de nouveau d'être Français.

» Bientôt on l'éleva sur le trône : il devint Empereur. Chacun connaît le reste. On sait quel lustre, de quelle puissance il honora sa couronne. Souverain par le choix des peuples, consacré par le chef de la religion, sanctionné par la main de la victoire, quel chef de dynastie rassembla jamais des titres aussi puissans, aussi nobles, aussi purs ? Q'on recherche !....

» Tous les souverains se sont alliés à lui par le sang ou les traités ; tous les peuples l'ont reconnu. Anglais, si seuls vous faites exception, cette exception n'a tenu qu'à votre politique ; elle n'a été qu'une affaire de forme : bien plus, vous êtes précisément ceux qui auront vu dans Napoléon les titres les plus sacrés, les moins incontestables. Les autres puissances auront pu obéir peut-être à la nécessité. Vous, vous n'aurez fait que vous rendre à vos principes, à votre conviction, à la vérité ; car telles sont vos doctrines, que Napoléon, quatre fois élu d'un grand peuple, a dû nécessairement, malgré vos déné-

» gations publiques, se trouver souverain dans le fond de vos cœurs : descendez dans vos consciences !.... Or, Napoléon n'a perdu que son trône ; un revers l'en a arraché, le succès l'y eût fixé pour jamais. Il a vu marcher contre lui onze cent mille hommes : leurs généraux, leurs souverains ont proclamé partout qu'ils n'en voulaient qu'à sa seule personne. Quelle destinée !.... Il a succombé ; mais il n'a perdu que le pouvoir ; tous ces caractères augustes lui demeurent et commandent les respects des hommes. Mille souvenirs de gloire le couronnent toujours, l'infortune le rend sacré ; et, dans cet état de choses, le véritable homme de cœur n'hésite pas à le considérer comme plus vénérable sur son rocher, qu'à la tête de six cent mille hommes, imposant des lois. »

» Voilà quels sont ses titres.

» Vainement les esprits bornés ou les cœurs de mauvaise foi voudraient le charger, comme de coutume, d'être la cause offensive de tous les maux, de tous les troubles dont nous avons été les victimes. Le temps des libelles est passé ; la vérité doit avoir son tour. Déjà

les nuages du mensonge s'éclaircissent devant le soleil de l'avenir. Un temps viendra qu'on lui rendra pleine justice; car les passions meurent avec les contemporains; mais les actes vivent avec la postérité qui n'a point de bornes. Alors on dira que les grandes actions, les grands biens furent de lui; que les maux furent ceux du temps et de la fatalité.

» Qui ne commence à voir aujourd'hui que, malgré sa toute-puissance, il n'eut jamais le choix de sa destinée ni de ses moyens? que, constamment armé pour sa propre défense, il ne recula sa destruction que par des prodiges toujours renaissans; que dans cette lutte terrible, on lui rendait obligatoire de tout soumettre, s'il voulait survivre et sauver la grande cause nationale. Qui, parmi vous, Anglais, songe à nier surtout cette dernière vérité? N'a-t-on pas maintes fois, au milieu de vous, proclamé *la guerre viagère*; et vos alliés secrets n'avaient-ils pas dans le fond du cœur ce que votre position vous permettait de dire tout haut? Ne vous vantez-vous pas encore en cet instant que vous l'eussiez combattu tant qu'il eût subsisté? Ainsi,

toutes les fois qu'il vous a proposé la paix, soit que ses offres fussent sincères, soit qu'elles ne le fussent pas, cela vous importait peu: votre décision était arrêtée. Quel parti, dès-lors, lui restait-il donc, et quel reproche pourrait-on hasarder contre lui, dont on ne fût déjà coupable soi-même? Et qui aujourd'hui prétendrait encore mettre en avant le reproche banal de son ambition? Qu'a-t-elle donc eu de si neuf, de si extraordinaire, et surtout de si exclusif dans sa personne.

» Etouffait-elle en lui le sentiment, quand il disait à l'illustre Fox, que désormais les lois, les mœurs, le sang faisaient tellement de l'Europe une même famille, qu'il ne pouvait plus y avoir de guerre que ce ne fût une guerre civile?

» Etait-elle irrésistible, quand, nous peignant tous ses inutiles efforts pour empêcher la rupture du traité d'Amiens, il concluait que l'Angleterre, malgré tous les avantages d'aujourd'hui, gagnerait pourtant encore à s'y être tenue; que toute l'Europe y eût gagné; que lui seul peut-être, son nom et sa gloire y eussent perdu.

» Etait-elle bien avide et commune

cette ambition, quand, à Châtillon, il préférerait la chance de perdre un trône à la certitude de le posséder au prix de la gloire et de l'indépendance nationale.

» Etait-elle incapable d'altération, quand on lui a entendu dire : « Je revenais de l'île d'Elbe un tout autre homme. On ne l'a pas cru possible, et l'on a eu tort. Je ne fais pas les choses de mauvaise grâce ni à demi. J'eusse été tout à fait le monarque de la cons titution et de la paix? »

» Etait-elle insatiable, quand, après la victoire dont il se regardait comme certain à Waterloo, sa première parole aux vaincus allait être à l'instant même l'offre du traité de Paris, et une union sincère et solide qui, confondant les intérêts des deux peuples, eût assuré l'empire des mers à l'Angleterre, et forcé le continent au repos?

» Etait-elle aveugle et sans motifs, quand, après son désastre, passant en revue les conséquences politiques qu'il avait tant prévues, et frémissant des probabilités de l'avenir, il s'écriait : « Il n'est pas jusqu'aux Anglais même qui auront peut-être à pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo. »

« Et qui pourrait donc songer désormais à revenir avec avantage sur cette ambition? Ce ne sauraient être les peuples, tout frappés qu'ils sont de la conduite de ceux qui l'ont renversé. Serai-ent-ce les souverains? Mais ceux qui ne parlaient que de justice avant le combat, quel usage ont-ils fait de la victoire? Qu'on cesse donc de répéter d'oiseuses allégations. Elles purent être un excellent prétexte; elles seraient de pitoyables justifications. Qu'on se contente d'avoir vaincu!.....

» Mais je m'emporte, où m'entraînent la force de la vérité, la chaleur du sentiment, l'élan du cœur? Je reviens à mon objet.

» Représentans de la Grande-Bretagne, prenez cet état de choses en considération nouvelle. La justice, l'humanité, votre honneur, votre gloire vous le demandent. Sainte-Hélène est insupportable; son séjour équivaut à une mort certaine et préméditée; vous ne voudrez pas vous en rendre responsables aux yeux des siècles. Napoléon fut vingt ans votre terrible ennemi; il vous souviendra d'*Annibal* et de l'*infamie romaine*... Vous ne voudrez pas souiller d'une

pareille tâche les belles pages de votre histoire présente. Sauvez à votre administration l'odieuse, l'horrible inculpation d'avoir trafiqué du sang du prisonnier. L'histoire en fournit plusieurs exemples : tous nous font horreur. Et quel plus grand caractère encore ne serait pas réservé à celui-ci ! car il est aisé de le prédire, quand Napoléon ne sera plus, quand on pourra croire le forfait accompli, alors Napoléon deviendra l'homme des peuples ; alors il ne sera plus que la victime, le martyr des rois. Ainsi le vaudra la marche inévitable de la force des choses et du sentiment des hommes. Sauvez nos annales modernes d'un tel scandale et de ses dangereuses conséquences.

» Sauvez la royauté de ses propres aveuglemens ; sauvez les intérêts les plus sacrés des grands monarques au nom desquels s'exécute la victime ; sauvez la majesté royale dans le premier de ses attributs, le plus saint de ses caractères, son *inviolabilité*. Si les rois eux-mêmes portent la main sur les représentans de Dieu sur la terre, quel frein, quel respect prétendraient-ils opposer aux attentats des peuples ? Il n'est point ici bas

de prospérité à l'abri du temps ou de la fortune ; le cercle des vicissitudes enveloppe tous les trônes. Cette cause est la cause de tous les rois présens et à venir. Un oint du Seigneur, dégradé, avili, torturé, immolé, ne peut, ne doit être qu'un objet d'indignation, d'horreur pour l'histoire, de frémissement pour les rois.....

» Rappelez Napoléon au milieu de vous, laissez-le venir trouver le repos sous la protection de vos lois : qu'elles jouissent de son insigne hommage. Ne les privez pas de leur plus beau triomphe. Et qui pourrait vous arrêter ?

» Serait-ce votre première décision ? Mais en le rappelant, vous montreriez à tous les yeux que vous ne fûtes alors guidés que par la force des circonstances, la loi de la nécessité.

» Serait-ce votre repos intérieur ? Mais la pensée en serait insensée, le doute une injure, un outrage à vos institutions, à vos mœurs, à toute votre population.

» Serait-ce la sûreté de l'Europe ? Mais les vérités de circonstances n'ont qu'un temps, et ce n'est qu'au vulgaire qu'il appartient de les perpétuer, de les mettre en avant long-temps après qu'elles

n'existent plus. Napoléon dans sa toute puissance, pouvait être l'effroi de l'Europe; réduit à sa seule personne, il ne peut plus en être que l'étonnement, la méditation. Et de bonne foi, que pourrait-il aujourd'hui, même avec du pouvoir, contre la sûreté de la Russie, celle de l'Autriche, de la Prusse, la vôtre?

» Enfin, seraient-ce ses arrières pensées qu'on pourrait redouter? Mais Napoléon n'en a d'autres aujourd'hui que celles du repos. A ses propres yeux, dans sa propre bouche, sa prodigieuse carrière a déjà toute la distance des siècles. Il ne se croit plus de ce monde, ses destinées sont accomplies. Pour une âme d'une telle élévation, le pouvoir n'a de prix que pour conduire à la célébrité, à la gloire; or, quel mortel en accumula davantage sur sa tête? La mesure n'en semble-t-elle pas au-dessus de l'imagination des hommes? Ses revers même n'en ont-ils pas été pour lui des sources abondantes? Existe-t-il rien de comparable au retour de l'île d'Elbe? Et plus tard, quelle apothéose que les regrets d'un grand peuple? Un grand nombre parmi vous ont traversé nos provinces, pénétré dans nos foyers; vous

connaissiez nos secrets, nos sentimens. Si la patrie lui était moins chère que la gloire, qu'aurait-il à désirer, après ce qu'il a laissé en arrière? Son âge avancé, sa santé perdue, le dégoût des vicissitudes, peut-être celui des hommes, la satiété surtout des grands objets qu'on poursuit ici-bas, ne lui laissent plus rien de neuf aujourd'hui, de désirable qu'un asile tranquille, un heureux et doux repos. Il vous les demande, Anglais, et vous les lui devez, vous les devez à l'héroïque magnanimité avec laquelle il vous donna la préférence sur tous ses autres ennemis. Sachez, osez, veuillez être justes. Rappelez-le, et vous aurez consacré la seule gloire qui semble manquer à votre condition présente. Les admirateurs, les vrais amis de vos libertés et de vos lois l'attendent de vous; ils le réclament. Vous avez mis en défaut ceux qui se plaisent à vanter tous les biens qui découlent de votre belle constitution. « Où sont donc, disent ces » adversaires avec une ironie triom- » phante, cette générosité, cette élé- » tion de sentimens, cette inflexibilité » de principes, cette moralité publique, » cette force d'opinion que vous nous

» disiez, chez ce peuple libre, être en
 » quelque sorte supérieures à la souve-
 » raineté même? Où sont les fruits tant
 » vantés de ce sol classique des institu-
 » tions libérales? Tout ce pompeux écha-
 » faudage, ces peintures imaginaires ont
 » donc disparu devant les dangers qu'a-
 » vaient fait courir un seul homme, ou
 » bien encore devant la haine et la ven-
 » geance qu'il a laissées après lui. Et
 » qu'aurait fait de plus ce pouvoir absolu
 » que nous défendons et que vous dé-
 » criez tant? Il eût fait moins peut-être;
 » mais bien sûrement il n'eût pas pu faire
 » davantage. Il se fût montré sensible,
 » sans doute, à la noble et magnanime
 » confiance de son ennemi; ou, s'il se
 » fût décidé, parce que la chose lui eût
 » été utile, il eût mis du moins plus d'é-
 » nergie, de franchise, d'élévation dans
 » son injustice; il ne se fût pas abaissé,
 » pour pallier son tort aux yeux des peu-
 » ples, à y associer gratuitement ses
 » voisins. Il eût évité surtout de se laisser
 » envelopper dans ce dilemme accablant:
 » ou, quand vous avez conclu votre
 » inique traité d'ostracisme, la victime
 » n'était pas encore en votre pouvoir, et
 » vous avez eu la lâcheté de lui tendre la

» main pour vous en saisir; ou vous la
 » teniez déjà, et vous avez sacrifié votre
 » gloire, l'honneur de votre pays, la
 » sainteté, la majesté de vos lois, à des
 » sollicitations étrangères.

» Anglais, pour pouvoir répondre, vos
 » amis sont obligés de se retourner vers
 » vous: ils attendent.

» Pour moi, malgré une funeste expé-
 » rience de deux années, telle est encore
 » ma confiance en vos principes, que je
 » compte toujours sur votre justice; et
 » j'ai osé parler devant vous, ne consul-
 » tant que mon cœur, persuadé que ce
 » serait du milieu de vos rangs même que
 » je verrais s'élever la défense et les talents
 » dignes de cette grande et belle cause.
 » Quoi que vous décidiez, au reste, mes
 » destinées à moi sont arrêtées.

» Où que demeure la victime, je veux
 » aller porter à ses pieds le peu de jours
 » qui me restent encore*; et, dans ce
 » tribut de sentimens, je croirai n'avoir

* Toute sollicitation à cet égard a été vaine
 auprès du ministère anglais. Cette demande,
 plusieurs fois répétée, est demeurée sans ré-
 ponde, ou n'a produit qu'un refus, ainsi qu'on
 le verra spécialement dans une des lettres de
 ce Recueil.

rien fait que pour moi. Quand je le suivis d'abord, j'obéissais plutôt à l'honneur, je suivais la gloire. Mais aujourd'hui je pleure loin de lui toutes les qualités du cœur qui attachent l'homme à l'homme. Combien de vos compatriotes l'ont approché ! Ils vous diraient tous la même chose. Qu'on les consulte ? Anglais ! est-ce donc là l'homme dont on vous avait fait la peinture ? Est-ce bien avec connaissance de cause que vous avez prononcé sur son sort... ?

» Le comte de LAS CASES. »

Cependant ma sollicitude ne s'était pas bornée aux lettres adressées aux souverains et rapportées plus haut, mes soins s'étaient portés avec ardeur sur tous les points et tous les objets que j'avais pu imaginer. Dès que j'avais été rendu à la liberté, je m'étais vu entouré des bannis français qui se trouvaient à Francfort, et qui, partageant mes sentimens, me montrèrent l'intérêt le plus tendre. Tous, sans excepter même ceux qui n'avaient à disposer que du denier de la veuve, m'offrirent ce qu'ils possédaient, non seulement pour les besoins personnels qu'ils me supposaient, mais encore pour l'objet pieux qui m'occupait

tout entier. J'eus aussi le bonheur de trouver dans la même ville la comtesse de Survillers, dont l'extrême bonté n'est qu'une des vertus. Enfin, des négocians distingués de Francfort, sur le seul bruit de mes aventures, et par pure sympathie, me firent les offres les plus généreuses, et il n'est pas jusqu'à des membres de la diplomatie, en si grand nombre dans cette ville, qui ne me fissent parvenir indirectement des preuves de bienveillance. Tout cet ensemble me mit à même de savoir aussitôt où se trouvaient tous les membres de la famille de l'Empereur, et me procura les moyens les plus efficaces d'entrer promptement en relation avec chacun d'eux, pour pourvoir sans délai aux besoins de celui au soulagement duquel j'avais résolu, leur apprenais-je, de consacrer tous mes efforts, tous mes momens, toute mon existence.

D'un autre côté, je m'étais imposé la règle d'écrire régulièrement une fois par mois, à jour fixe, au Grand-Maréchal, afin d'obtenir les indications nécessaires pour pouvoir me rendre le plus utile possible; et j'envoyais cette lettre ouverte au Sous-Secrétaire d'Etat des Colonies,

avec lequel j'avais, par ce moyen, ouvert une correspondance que je jugeais la plus sûre et la plus propre à remplir mon objet. Je le suppliai et il me promit d'envoyer régulièrement à Longwood les journaux, brochures, ouvrages nouveaux et autres objets de consommation journalière que je lui indiquais, ou dont je le priais de vouloir bien faire lui-même la désignation, contre l'acquiescement que j'en ferais à son ordre.

Tous les parens de l'Empereur, sa mère, ses frères, ses sœurs, à l'exception du prince Lucien, et je n'étais particulièrement connu d'aucun d'eux, me répondirent aussitôt avec les expressions les plus vives, les plus touchantes : c'était la première nouvelle authentique ou à peu près qu'ils recevaient de l'illustre victime, mandaient-ils, et ils étaient heureux de trouver enfin un intermédiaire à l'aide duquel ils pussent lui faire parvenir leur respect, leur dévouement et leurs vœux ; ils ne demandaient qu'à savoir ce qu'ils avaient à faire. Une rétribution annuelle de cent cinquante mille francs fut immédiatement résolue et organisée ; c'était la somme que je jugeais indispensable aux nécessités de

Longwood. Ils s'en partagèrent la charge, et déjà je tenais entre les mains la cote part de plusieurs d'entre eux, quand j'eus la satisfaction de pouvoir la leur renvoyer, en les prévenant de réserver pour d'autres momens leurs bonnes intentions, dont, à moins de cas imprévus, je n'aurais pas besoin de deux à trois ans. C'est qu'il s'était trouvé un dépôt de quelques centaines de mille francs appartenant à l'Empereur, et je m'estimais heureux de pouvoir donner d'aussi bonne heure aux membres de la famille, une preuve de la régularité de la réserve et de la réflexion avec laquelle j'opérais : malheureusement je me pressai trop ; car l'argent qui avait été promis, et devait être fourni par mois, soit par des méprises, des embarras de banque ou la négligence des agens, fut plus d'une année à se réaliser, ce qui me causa beaucoup de chagrin et d'embarras ; car les treize lettres de change que j'avais laissées au Grand-Maréchal en partant avaient été promptement dépensées, et il avait continué de tirer de nouvelles traites sur mon banquier ou sur d'autres à Londres, qui laissèrent protester ces lettres de change, l'un parce qu'il n'a-

vait plus de fonds à moi, les autres parce qu'ils n'en avaient reçus de personne; ce qui amenait des frais énormes, compromettait Longwood, et faisait le sujet des gorges chaudes des papiers ministériels anglais.

Dès que je fus instruit de ce malheureux contretemps, j'écrivis à Londres que je me rendais, une fois pour toutes, personnellement garant de toutes les traites qui arriveraient de Longwood, et qu'elles seraient remboursées à ordre à Francfort; et j'y pourvoyais du mieux que je pouvais avec l'argent de Madame mère, le seul que j'eusse tenu en réserve, et que je lui ai fait rendre depuis, et celui de quelques amis, quand le mien propre était épuisé; car mes quatre mille louis m'étaient rentrés, et d'une manière assez singulière pour que je le mentionne. Quelqu'un, très-délicatement situé d'ailleurs, et qui se trouvait avoir de l'argent à l'Empereur, bien qu'il ne me connût pas, soupçonnant que je pouvais avoir quelques besoins, me fit tenir indirectement cent mille francs, sans aucun titre de ma part. C'était le seul moyen qu'il eût imaginé, sans doute, d'accorder la prudence avec sa délica-

tesse; de sorte que je me suis trouvé remboursé sans avoir jamais produit de créance ni donné de reçu, et que je ne sache pas qu'il s'en trouve de traces dans aucun compte.

Six mois s'étaient déjà écoulés, la belle saison était venue, et mes souffrances, que les contrariétés et les peines d'esprit avaient fort empirées, me firent ordonner les eaux de Bade; mais étais-je bien libre de m'y rendre? Nous vivions dans un temps si singulier; on se faisait partout, en cet instant, un tel jeu des droits et de la destinée d'un Français, que chacun, autour de moi, doutait fort de ma liberté, et moi-même je n'étais pas sans quelque inquiétude, tant j'étais habitué à voir violer toute justice à mon égard. On a vu que je n'avais trouvé d'asile à Francfort que par la protection spéciale de l'ambassade autrichienne; j'avais demandé un refuge en Autriche, conditionnellement il est vrai; mais en m'accordant cette faveur, on pouvait avoir eu l'idée de s'en prévaloir comme d'une espèce de droit sur ma personne. Quoi qu'il en soit je tenais tellement à constater ma droiture et à me montrer reconnaissant des pro-